

Whassup ?

Quoi de neuf au pays de l'art contemporain belge ? « Un-Scene », l'exposition qui s'ouvre au Wiels ce samedi, ose cette question et met en scène vingt artistes belges émergents. L'occasion d'y rencontrer quatre figures montantes de cette jeune génération.

Par Anne Donuts. Photos Filip Vanziel.

Petite pré-visite guidée en cinq questions avec Devrim Bayar, curatrice et coordinatrice des résidences et membre de l'aventure du Wiels depuis ses débuts. Elle nous éclaire sur les enjeux de cette exposition qui tente de dresser un portrait subjectif et hypothétique d'une scène belge qui, si l'on écoute les artistes eux-mêmes, n'en est peut-être pas une. Bien belge donc !

"Un-Scene" est un titre ambigu, voire prudent. Comment l'expliquez-vous ?

Un-Scene est un jeu de mots inspiré par une journaliste qui, décrivant la scène artistique locale dans le magazine d'art "Frieze", affirmait que les artistes belges ne désirent pas créer de scène au profit d'une indépendance d'esprit et d'action. De manière similaire, plutôt que de tenter vainement d'identifier une « belgitude » à travers les œuvres présentées au Wiels, nous avons au contraire voulu mettre en évidence l'hétérogénéité des pratiques artistiques émergentes en Belgique. Par ailleurs, le titre joue avec le mot anglais « unseen », non vu, car l'exposition présente des artistes montants que le grand public n'aura probablement pas encore eu l'occasion de voir souvent.





Francois Curlét

Belge « au tarif syndical », cet artiste reconnu est né à Paris en 1967. Il vit et travaille à Bruxelles. Fin connaisseur, entremetteur pertinent, il serait le parrain de cette hypothétique jeune scène belge.

Quand avez-vous débuté votre vie d'artiste ? Qu'est-ce qui vous a décidé ?

J'étais petit, devant le JT de 20 h. J'avais 10 ou 11 ans. Il y avait un reportage sur la rétrospective César qui accompagnait l'inauguration du centre Pompidou. On y voyait l'artiste chez un ferrailleur, des compressions de voitures et ensuite des voitures en cubes au musée. Avant ça, je voulais faire du dessin « quand je serais grand » et là, j'ai découvert qu'il y avait moyen de faire ça aussi. Je savais seulement

que c'était de la sculpture, que ça s'appelait un César et qu'on en donnait aux gens du cinéma. Mais ce qui m'a marqué c'est que, derrière tout ça, il y avait juste quelqu'un qui écrasait des voitures et qui les montrait en cubes.

Retrouvez-vous ces premières sensations encore aujourd'hui ?

Tout le temps. La sensation de départ est la même, mais avec le temps, j'ai moins de mal à réaliser mes pièces. Il y a moins d'énergie qui part dans le fait de trouver des solutions pour les réaliser. Je peux donc me concentrer davantage sur mon exigence, être plus précis. D'autant que depuis le début, j'ai toujours fait réaliser mes pièces par d'autres. Sauf quand il s'agit d'agencements très simples. Alors, je les fais moi-même, un peu comme un hobby. Encore qu'un hobby, c'est parfois compliqué... Mais la plupart du temps, je dois faire appel à des techniques plus

complexes parce que j'ai besoin de me référer à des choses qui existent dans la société. Et que pour faire directement référence à ces objets qui nous entourent, espace urbain ou domestique auxquels mes trucs sont fortement liés, le fait d'utiliser des procédés spécifiques est aussi une manière de trouver un air familier.

J'allais justement vous demander de décrire votre art...

Des questions visuelles qui sont posées sur des objets de notre environnement. Pas des objets sacrés, mais plutôt liés à la propagation industrielle et publicitaire. Des objets ou des choses qui nous façonnent, un peu comme des outils mentaux qui nous travaillent en permanence. J'interroge ces outils d'un point de vue presque anthropologique. Bon, c'est de la petite anthropologie, mais professionnelle ! De l'anthropologie de supermarché.

Pensez-vous qu'il y ait une scène belge ?

Il y a des liens amicaux mais pas de liens d'école. C'est important et c'est ce que j'aime en Belgique. Il n'y a pas de clubs, d'écoles avec leurs positions fabriquées artificiellement. Ici, c'est plutôt les scouts. Ce n'est pas les Bloods & les Crips (NDLR: gangs rivaux de Los Angeles).

Une non-scène peut-être ?

Appeler l'exposition "Un-Scene", en dehors du jeu de mot unseen (non vu), permet de rassembler des gens hétéroclites, des personnalités diverses, mais je pense qu'il y a aussi une volonté de donner un reflet de la situation communautaire et politique nationale bien connue et bien spécifique. Être dans l'harmonie brisée.

Pensez-vous qu'il y ait un ou des artistes belges « fondateurs » ?

Que quelqu'un comme Marcel Broodthaers, par exemple, aurait laissé un héritage commun ?

Disons que c'est facile de faire un lien avec un artiste comme Marcel Broodthaers, car plus un artiste a pris de l'importance, plus les gens s'identifient à lui. Certains liens sont réels et dus au fait de la puissance de l'œuvre transmise. Mais il y a aussi un gros potentiel de projection dû à une recherche parfois désespérée de pedigree... Aujourd'hui, ce qui semble le plus intéressant est qu'il n'y a pas d'école. C'est plein d'autonomies, Mentale, esthétique, de pratiques différentes.

La situation semble suffisamment particulière pour la montrer.

Que peut-on attendre de cette exposition ?

On peut espérer voir des propositions très individuelles et très marquées. Vingt pratiques nettes et autonomes et pas trois cahiers de tendance. Évidemment, vingt artistes c'est un panel. Et un panel c'est toujours... il y a toujours des oubliés. Mais serait-ce ça la vraie signification de ce titre ? Si "Un-Scene" c'est la non-scène, alors ceux qui ne font pas partie de l'exposition sont peut-être les vrais acteurs de la scène belge !

Quelle œuvre allez-vous montrer à "Un-Scene" ?

Je présente "French Farce", un film réalisé avec les moyens du cinéma et qui, précisément par ces moyens, m'a marqué autant que les compressions de César quand j'avais 10 ans. Il y aura une rubrique Vivaldi, des fenêtres décorées au fil des saisons dans une poésie proche d'une musique de répondeur téléphonique et, produit pour l'exposition « 404 – Not found », une plaque en plastique thermoformée, d'un style très connu en Belgique grâce à Marcel Broodthaers qui a fait réaliser toutes ses plaques par cette société, plaque utilisée par le Wiels pour signaler les noms de ses donateurs.

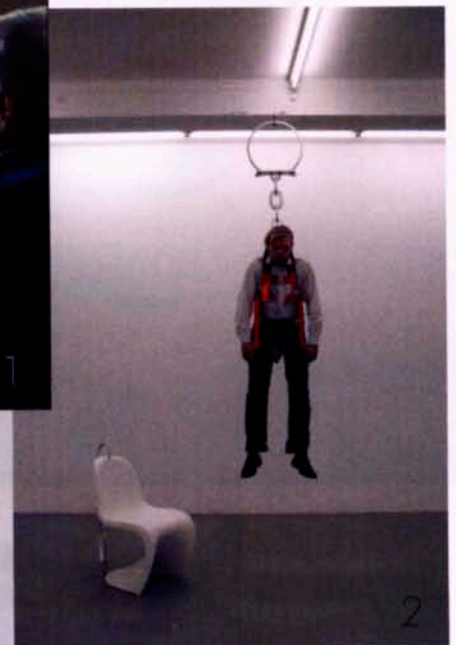
Si "Un-Scene" étaient les JO, quelle serait votre discipline ?

Le tir à l'arc, mais avec pomme ! Plus proche de Newton que de Guillaume Tell. ★

Pensez-vous qu'il existe une scène artistique belge contemporaine ?

Devrim Bayar Évidemment et elle est même extrêmement intéressante ! Malgré son échelle modeste, la Belgique accueille un grand nombre d'artistes émergents, belges et étrangers, qui profitent d'un coût de la vie relativement moins élevé que dans d'autres capitales européennes, d'une localisation centrale au cœur de l'Europe, de l'avantage du multilinguisme... L'offre artistique n'est pas non plus saturée comme dans d'autres villes extrêmement compétitives, de sorte qu'un esprit d'initiative et d'activisme y apparaît encore possible.

2



1. **French Farce**, 2007, film, 5 mn 23 s
2. **B.O.G.O.F.**, 2007
3. **Moonwalk**, 2003
Courtesy Air de Paris & Micheline Szwajcer

3

